



PAOLA PIGANI

Et ils dansaient le dimanche



Une belle histoire collective

LIANA LEVI



Paola Pigani se consacre à l'écriture depuis de nombreuses années. Née en 1963 dans une famille d'immigrés italiens installés en Charente, elle a exercé la profession d'éducatrice à Lyon, où elle réside toujours. Elle est venue à l'écriture par la poésie et continue de publier régulièrement des recueils. En 2013, elle fait paraître un premier roman très remarqué, *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, couronné par plusieurs prix. Ses deux romans suivants, *Venus d'ailleurs* (2015) et *Des orties et des hommes* (2019), salués par la critique, ont reçu un excellent accueil en librairie.

© Melania Avanzato/Opale/Éditions Liana Levi



Et ils dansaient le dimanche.

Arrivée à Vaulx-en-Velin un jour de 1929, Szonja n'a aucune idée de ce qui l'attend. Si elle est montée dans le train de l'embauche, c'était pour suivre sa cousine et fuir une Hongrie sans avenir. Sa vie est immédiatement happée par la production de viscose, qui bat son plein et réclame de la main-d'œuvre : en France, les femmes apprécient cette nouvelle « soie » bon marché. La Sase pourvoit à l'existence de chaque recrue : une place à l'usine, une chambre à l'internat, la chapelle et quelques commodités, un maigre salaire. Postée plus de dix heures par jour à l'atelier, surveillant la transformation de la matière visqueuse en fil dans les vapeurs chimiques, elle résiste, passivement, mais aussi grâce à Elsa, la *fortunata*, qui la soustrait à l'enfermement et bientôt à la violence de Jean, épousé à la va-vite. Szonja pourrait succomber à la mélancolie ouvrière. Grâce à Elsa, elle est peu à peu adoptée par un groupe d'Italiens actifs. Le dimanche, la petite troupe sait faire

la fête : on grille les poissons pêchés dans la rivière, on danse. On parle politique aussi. Depuis février 1934 et les licenciements, les manifestations donnent l'occasion de se retrouver à Lyon dans les cortèges. Les jours à la cité, aussi grise que cosmopolite, ne seront plus les mêmes, portés par l'horizon commun qui se dessine.

Chronique d'une vie humble faite de combats intimes et collectifs dans une cité ouvrière « modèle » pendant la longue crise des années 1930, *Et ils dansaient le dimanche* redonne vie à un pan de la mémoire lyonnaise qui mérite d'être aussi fameux que la légende des soyeux.

Dans la presse



**Le sort réservé aux Tsiganes
enfermés dans le camp des
Alliers en 1940**
« Une histoire qu'on lit d'un trait. »
Le Monde des livres



**L'enfance de Pia à
la campagne dans
les années 1970**
*« Un hommage tendre
et poétique à l'enfance
en Charente et au monde
paysan finissant. »*
La Croix



**L'expérience de l'exil,
et toutes ses nuances,
par deux Kosovars**
« L'exil dans une langue sublime. »
L'Express

*« Paola Pigani recompose à merveille
un milieu rural modeste. »*
Télérama
*« Ses mots émerveillent, sensoriels et
charnels jusque dans leurs ébréchures. »*
L'Express



Parution 26 août 2021

Collection « Littérature française »

240 pages. 19 euros
ISBN : 979-10-349-0430-3

Éditions Liana Levi
1, place Paul Painlevé, 75005 Paris
Tél.: 01 44 32 19 30
editions@lianalevi.fr
www.lianalevi.fr

Presse: Amélie Dor
Librairies, salons: Élodie Pajot
Droits étrangers: Sylvie Mouchès

Conversation avec Paola Pigani

L'histoire de Szonja est celle d'une jeune femme arrachée à son coin de Hongrie et incorporée à une usine en banlieue lyonnaise. Parlez-nous d'elle...

C'est une jeune Hongroise qui se glisse en France dans la peau d'une ouvrière, sans autre rêve. Elle se laisse happer par ce destin qu'elle imagine stabiliser par un mariage avec un ouvrier français. Soumise au quotidien harassant de l'usine, combat intime qui ruine sa jeunesse, elle va découvrir un autre combat, collectif celui-là, qui lui fera regagner la dignité de travailler et d'aimer la tête haute. À son arrivée, elle côtoie un groupe d'ouvrières dociles qui vont néanmoins porter leur poids d'espérance : elles sauront résister aux conditions de travail et à la tourmente économique des années 1930.

À quoi ressemblait le travail à l'usine de viscosse ?

Le vocabulaire est le même que celui employé naguère par les soyeux, mais la fibre de viscosse n'a rien à voir avec la soie : la cellulose est transformée dans des bains chimiques ; leur manipulation, ainsi que le taux d'humidité et la température nécessaire rendaient le travail particulièrement pénible et dangereux, entre intoxications et accidents. Les hommes étaient affectés à la préparation, les femmes au finissage, c'est-à-dire au filage. Les cheminées renvoyaient sans cesse de la fumée, et il y avait cette terrible odeur, *qui nous suivra jusqu'au ciel*, se désole Elsa, l'amie de Szonja.

Comment vous est venue l'idée du roman ?

J'ai découvert en 2007, un peu par hasard, le site de la Sase (Soie artificielle du Sud-Est, renommée Tase pour «Textile» en 1935). Il était en cours de démolition. J'ai été fascinée par le chantier, les nombreux grafs et tags sur les murs. Et puis, fin 2018, soit onze ans plus tard, lors d'une résidence d'auteur à Vaulx-en-Velin, j'ai rencontré des membres des associations qui avaient lutté pour sa sauvegarde, en particulier Lydia Pena, fille d'un réfugié espagnol y ayant travaillé. Ce sont eux qui m'ont fait comprendre à quoi avaient ressemblé les débuts de cette banlieue.

Qu'inspire un site industriel ?

J'ai eu la chance de le visiter à deux reprises. Dans ces lieux désaffectés, quelque chose de l'atmosphère d'avant était toujours prégnant. Les odeurs métalliques, et puis ce vide... Il reste des bâtiments et une belle documentation. C'est ainsi que mon travail a commencé : les visages sur les photos d'époque m'ont captivée ; j'ai imaginé les sons, les gestes, cherché à repeupler, et à tirer des fils... Le fil est éminemment symbolique. L'existence humaine se trame de liens toujours menacés de rupture. En rêvant le personnage de Szonja, j'ai cherché à reconstituer la condition des viscosiers, dont on connaît peu de choses en définitive, loin des légendaires canuts de Lyon. Comme ma jeune Hongroise, j'ai posé le regard sur le quotidien de leur cité ouvrière.

Vous dites de Szonja qu'elle est transparente. Ce qualificatif reflète aussi un aspect de sa personnalité : sa disposition à s'évader par l'esprit.

Szonja essaie de se faire oublier. Discrète et silencieuse, elle n'a rien d'une héroïne, contrairement à cette Jeanne

d'Arc dans la chapelle du pensionnat, dont la statue l'intrigue. Elle éprouve souvent le besoin de s'échapper du groupe des filles pour trouver une autre respiration. Elle aime porter son regard au loin, dans les champs, par-delà les terrains vagues, en direction de la silhouette du château d'eau qui est un peu son phare. Quand on est écrasé par le labeur, reprendre consistance passe par des choses modestes. Je souhaitais écrire sur cette fragilité et solitude.

La conscience politique vient-elle par la camaraderie ? Autour d'elle, on voit de nombreux personnages, des Italiens, des Polonais et des Français qui vont former un groupe de plus en plus soudé.

Szonja, en apparence fragile et résignée, soumise à la brutalité d'un homme, ne se vit cependant pas comme une victime. Les amitiés, faites de rire et de colère, augmentent son sentiment d'exister et l'aident peu à peu à s'affirmer, à se relever. Ensemble, ses amis font face aux menaces de la crise amplifiées par le rejet des travailleurs étrangers que réclament les ligues et les patrons. C'est dans cette communauté de destin que se forge leur fraternité. Szonja lui devra sa métamorphose.

Pourquoi le bal et la danse ? Est-ce l'autre face de la culture ouvrière ?

Danser, chanter, c'est l'essentiel, non pas une distraction. C'est à cette joie du corps qu'ils aspirent dès qu'ils sont désœuvrés, et c'est bien trop rare. Danser, c'est beaucoup pour Szonja. Au bal, on apprend la légèreté. C'est un peu de liberté reconquise, l'occasion du bonheur. Les corps se rapprochent, s'accordent, on partage des moments de grâce, d'ivresse et d'oubli. Le bal populaire est un espace formidable où, entre personnes de même condition, à la fois on peut se reconnaître et se méconnaître : on se montre sous un jour autre, endimanché, tête haute, séduisant... La vie n'est pas brimée, contrainte, atrophiée.

Deux thèmes polarisent le roman, la solitude individuelle et la solidité du collectif, que redoublent l'épuisement et le ressourcement. Est-ce une manière de faire résonner les années 1930 avec aujourd'hui ?

Oui, effectivement, il y a un mouvement pendulaire entre solitude individuelle (désarroi, mélancolie) et force du collectif : il s'agit de réussir à conjuguer les deux. Les années 1930 en France ont été marquées par la grande dépression, avec sa crise larvée dans le textile. Montrer cela était l'une de mes motivations. Récemment, j'ai relu le roman de Georges Navel, *Travaux* (1945), et cette phrase très juste : « Il y a une tristesse ouvrière dont on ne guérit que par la participation politique. » Certains poèmes de Jacques Prévert et de Jean Follain m'ont également éclairée.